

De la réalité à la fiction : le bague dans *La fille du Gouvernator*

Le malheur du monde peut d'abord être le malheur d'un enfant, capable de ressentir l'humanité qui l'entoure, les événements, les lieux à la façon d'un médium. Tel est le cas de Chrétienne¹, la très jeune héroïne de *La fille du Gouvernator* : elle vit à Cayenne, à la fin de l'époque coloniale avec une mère sans tendresse qui l'abandonne à elle-même et un père, gouverneur du bague, qui ne l'appelait jamais par son prénom, mais s'adressait à sa fille à la troisième personne. Le roman de Paule Constant a l'allure d'une autobiographie, même s'il est inutile de savoir ce que Chrétienne doit à l'expérience de Paule, car, dans un « Entretien » avec Catherine Argand (avril 1998)², la romancière affirme :

« Toute fiction se nourrit d'expérience en même temps qu'elle invente. Je vais vous raconter une anecdote. Après avoir écrit *La fille du Gouvernator*, je suis retournée sur les lieux du crime, à Cayenne. Pendant trois jours, sous le ciel bleu, je n'ai rien retrouvé de ce que j'avais évoqué. Aurais-je tout inventé? Et puis, la pluie tombe, les témoins de l'époque se font connaître. Suis-je enfin rassurée? Non, pas du tout, au contraire, je suis catastrophée: je n'ai rien inventé. »

Dans la majorité des romans de Paule Constant, Prix Goncourt avec *Confidence pour confiance* en 1998, les thèmes de la violence et de la prison occupent une place non négligeable. *La fille du Gouvernator* s'inscrit dans une trilogie que l'auteur appelle la *trilogie des prisons* dans une interview à Laurent Borderie, publiée dans *L'Orient - Le Jour* du 6 septembre 2007, où, en parlant de *La bête à chagrin*, roman paru cette année-là, elle déclare :

« Ce livre s'inscrit dans une trilogie des prisons que j'ai commencée avec *La fille du Gouvernator* [...] Je l'ai poursuivie avec *Sucre et secret* où le lecteur ne sait pas si le héros, condamné à mort dans une prison aux États-Unis, est coupable ou innocent. Après le bague de Cayenne, après le couloir de la mort aux États-Unis, j'ai voulu écrire sur un monde qu'on pourrait qualifier de « normal » où l'on se trouve confronté à la justice « ordinaire ». J'ai voulu m'interroger sur le basculement qui fait que la justice atteint des gens banals pour une cause qui peut paraître banale elle aussi, et me demander jusqu'à quel degré on est coupable ou non. [...] Je suis de culture judéo-chrétienne, cela est très profond en moi. Je suis aussi très proche de Mauriac qui n'a écrit que des romans sur la notion de culpabilité, sur les humiliés, les offensés. J'habite Aix-en-Provence, je peux aller facilement à la Cour d'assises, j'y vois des gens qu'on enchaîne, qu'on libère. Cette mise en scène, ces lieux surannés où l'on décide de ce qui est bien et ce qui est mal me préoccupent. Par rapport à quoi dit-on la justice? La morale? Le sens religieux? Je suis bouleversée par le vocabulaire de ces gens-là. »

¹ Comme une sainte du XIII^e siècle qui consacra sa vie aux lépreux.

² Argand Catherine, *L'Express/culture Lire*, 01/04/1998.

Cela est-il l'écho d'expériences vécues ou s'agit-il plutôt d'une réalité imaginaire? Paule Constant admet qu'elle a vécu dans une époque historique particulièrement violente. Fille d'un Pied-Noir d'Algérie, née dans une famille d'officiers pendant la deuxième guerre mondiale, la romancière a passé son enfance dans le sentiment de la défaite et de l'humiliation, puis dans la conscience de la colonisation et la peur devant les populations qui revendiquaient leur indépendance. Elle ajoute :

« J'ai subi de plein fouet la violence de l'époque. Je pourrais, si je ne craignais d'être trop longue, vous donner des détails de ma vie personnelle : comment ne pas se trouver derrière une porte qui risquait d'être mitraillée, comment trouver un endroit pour se cacher, comment faire face à un feu de brousse, comment échapper à un bagnard ivre qui vous menace de son couteau, comment fermer sa moustiquaire pour que les vampires n'entrent pas, plus la grande cohorte des dangers de la nature qui ne m'a jamais été présentée comme bonne et accueillante. Là-dessus, il faut ajouter que j'ai passé la plus grande partie de ma vie dans des hôpitaux (hôpitaux militaires, hôpitaux de brousse, léproserie, service des maladies infectieuses) où j'ai vécu les grandes maladies symboliques (lèpre, choléra, rage, tuberculose, sida, etc.). »

Dans *La fille du Gobernator*, la romancière raconte cette période de sa vie et relate la réalité du bagne et les problèmes de la justice : références quasi religieuses au bien et au mal, réprobation, peine, condamnation, violence et peur. D'autres thèmes, tels l'abandon, la faim, la maladie et la mort, reviennent et résonnent d'un bout à l'autre du roman ou bien se reflètent dans une structure «de miroirs trompeurs qui décomposent les images, les font disparaître.»³ La violence et la crainte qu'elle suscite, associées au fanatisme religieux, caractérisent plusieurs épisodes de *La fille du Gobernator*, qui décrit « la descente aux enfers d'une petite fille nommée Chrétienne. »⁴ Au lendemain de la Grande Guerre, dont il a gardé la gueule cassée, une cicatrice qui manque à chaque émotion de lui disloquer les traits, et l'obsession de la boue et de la pénitence, le nouveau *governator* du bagne débarque à Cayenne pour y prendre ses fonctions. Il est accompagné de sa femme et de leur fille Chrétienne, âgée de sept ans. Le choix du *governator* de s'ensevelir avec sa famille dans un bagne au bout du monde vise à réparer les dégâts de la violence de la guerre, où il fut le « boucher d'Ypres », le seul survivant de tout son bataillon, et dont les soldats morts semblent réclamer son sacrifice : « Si Dieu a refusé mon sacrifice, disait-il le cœur serré, c'est qu'il me destinait à la boue »⁵. Sa femme est l'admirable infirmière qui

³ Burkett-Pichot Brigitte, *L'œuvre romanesque de Paule Constant : polymorphie et unité*, Master's Thesis, George Mason University (Fairfax, Virginia, USA), 20 juillet 1999.

⁴ Pons Anne, « La belle et les bêtes », *L'Express*, 29 / 09 / 1994 .

⁵ Constant Paule, *La fille du Gobernator*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1994, p. 32. Dorénavant, on n'indiquera que le numéro de la page entre parenthèses.

« l'avait choisi entre tous car le plus atteint, le souhaitant même défiguré. [...] Elle l'avait soigné avec un dévouement sans bornes. Elle lui avait appris à marcher et à parler, à lire et à écrire. Tout le temps où il resta aveugle, sourd et muet, elle lui lisait la Bible, les Psaumes. C'est peu dire qu'il se réveilla converti, il était devenu Dieu le Père. Mais comme c'est elle qui l'avait fait ainsi, elle était la mère de Dieu » (27).

La mère de Chrétienne était obsédée par « la purulence et [...] trouvait dans celle qui ne sèche pas une satisfaction secrète. » (73) Elle aimait moins guérir que soigner : « Elle était comme ces panseuses de Lourdes qui maintiennent les plaies en bon état pour laisser sa chance au miracle. » (73). À quinze ans, elle avait lu la vie de sainte Chrétienne — d'où le nom de sa fille — qui, au XIII^e siècle, avait consacré son existence aux lépreux de La Chaise-Dieu, et, comme la sainte, elle voulut soigner les lépreux. Cayenne avait semblé au couple le lieu idéal pour mettre à exécution leur double attirance pour « le néant et le malheur, la réparation et la fustigation. » (75)

Or, si le bagne représentait pour les parents de Chrétienne le lieu de l'expiation, de la rédemption, voire du salut — le *governator* ravagé par sa propre culpabilité vient sauver les bagnards qu'il innocent de tous leurs crimes et délits et sa femme qui, fillette, avait déclaré sa vocation : « Je veux être lépreuse » et considère que : « C'est au plus fort de la souffrance que le malade doit connaître la béatitude, c'est sous les pansements fétides que ses plaies refermées témoignent du pouvoir glorieux du ciel. », — le bagne est pour l'enfant une longue descente dans l'abîme du mal absolu.

Confiée aux bagnards, élevée, habillée, coiffée par les plus endurcis des criminels, Chrétienne est une nouvelle « Alice aux pays des bagnards », où elle apprend la vie, arrose de ses larmes la jungle jusqu'au jour où, après la mort de ses parents, elle est rapatriée.

Dans ce roman, la réalité et la fiction se fondent pour donner une vision du bagne qui est celle qui frappe les yeux d'une fillette de sept ans. Il ne s'agit pas d'un reportage ou de la dénonciation directe de la souffrance inhumaine et de la violence de la vie pénitentiaire, telle qu'on la rencontre dans beaucoup de romans ou de reportages célèbres — dans ceux d'Albert Londres dans *Le Petit Parisien* en 1923 ou dans son roman, *L'homme qui s'évada* (1928)⁶ — mais cela apparaît encore plus frappant à travers une narration en apparence anodine. Le père de Chrétienne qui innocent les bagnards et punit sévèrement sa fille pour d'insignifiants caprices d'enfant, montre la réalité du bagne à l'envers, mais ce changement de point de vue met cette réalité peut-être encore plus en évidence. C'est un monde à l'envers que Paule Constant décrit : ce n'est pas un « J'accuse » *a posteriori* contre la situation carcérale des

⁶ En 2004, le réalisateur Thierry Binisti a tiré de ce roman un film, *Cayenne les amants du bagne*, avec Antoine de Caunes, Isabelle Renaud et Laurent Manet.

bagnards dans les colonies françaises, mais la représentation d'un univers où la tension et le drame apparaissent à travers le regard innocent d'une enfant qui est la vraie victime du bagne. Le gouverneur impose, en effet, le modèle moral des condamnés au bagne à l'innocente absolue qu'est sa fille et, en conséquence, c'est l'enfant qui va porter sur ses frêles épaules le poids de la culpabilité générale, ce qui pose la question de savoir si le bagne est pour les bagnards ou pour Chrétienne : « Elle était dans l'état d'esprit des déportés qui abordent Cayenne, trouvant justifiée à l'approche du bagne leur condamnation. Elle se sentait coupable. » (30)

Dans «Le saint bagne», compte rendu de *La fille du Gobernator*, publié dans *La Vie* (9 septembre 1994), Dominique Mobailly écrit que Chrétienne est promise naturellement à tous les purgatoires et que la vie à Cayenne va lui en offrir en abondance: sauvageries de la nature, cruautés de la «population locale» et tourments constants. D'autant qu'elle n'a personne pour veiller sur elle : ni son père, qui voit dans les bagnards les âmes mortes de ses soldats à Ypres, ni sa mère, qui, toujours en quête de la lèpre salvatrice, se précipite au chevet des mourants reclus au fin fond de la forêt.

La morne et désolante réalité du bagne déçoit les rêves « d'aventures épiques et de tragédies mystiques » (37) du gouverneur et de sa femme. Les fonctionnaires de Cayenne, en outre, mettaient tous leurs soins à décrire la banalité et les difficultés de leur existence : le « climat oppressant, [les] pluies continuelles, la terre gorgée d'eau qui reflue, la moisissure qui mange la pierre et dévore la peau. » (38)

Le Haut-Commissaire rappelle au *governator* qu'il doit exercer la répression et obtenir les résultats que l'administration attend de son œuvre : purger la société d'un élément vicieux et malfaisant, réduire la dépense des bagnes et l'entretien des condamnés en les transformant en travailleurs utiles.

— « ... Je me garderais bien — conseille le Commissaire — [...] de porter le moindre jugement sur le fonctionnement de nos administrations pénitentiaires, mais, soit dit en passant, il est navrant de constater qu'avec notre mode de répression, le bagnard, cet être qui a déjà lésé la collectivité au temps fâcheux de sa liberté, continue, même déporté — pourquoi ne pas l'appeler plutôt un... pensionné ? — coûter [...] plusieurs francs par jour à la métropole. [...] Je voulais seulement vous mettre en garde contre la fauve, brutale et sinistre mentalité de cette race de réprouvés dont la révolte, toujours incessante et indomptée, ne se courbe que sous le regard inexorable et l'attitude résolue du surveillant. Je fonde les plus grands espoirs sur la nomination du héros d'Ypres comme fédérateur des bagnes de Guyane au poste suprême de Gobernator... » (41-42).

En effet, pour la haute administration française, c'est bien pour l'élimination physique des condamnés que le bagne fut créé. Dans l'opinion publique, on s'inquiétait de la vie agréable

qu'aux dires de certains journalistes menaient les transportés. Le peuple des honnêtes gens préférait tenir pour vérités les douteux articles de quelques journalistes, comme celui qui dans le journal *La Liberté*, en 1907, rapportait ces propos aberrants:

« L'existence des forçats est certainement préférable à celle de la plupart des petits employés qui gagnent 100 ou 120 francs par mois... [...] les forçats n'ont aucun souci, pas de travaux fatigants à exécuter [...] et la plupart d'entre eux jouissent [...] d'un bien-être qu'ils ignoraient complètement en France. [...] Au point de vue de la nourriture, ils sont fort bien traités [...] et ils touchent une ration de viande plus forte que celle des surveillants⁷. »

Un tel bourrage de crâne eut un grand impact sur l'opinion publique qui seulement après les reportages d'Albert Londres dans *Le Petit Parisien*, à partir de 1923, prit conscience de la vraie réalité des bagnes dans les colonies françaises.

Dans *La fille du Gouvernator*, Paule Constant fait remarquer que vingt ans après la situation n'avait pas complètement changé et que la vie au bagne et la nourriture étaient encore fort désagréables :

« Les fonctionnaires [...] choisissaient le repas où ils les avaient conviés pour dévoiler les petites horreurs de la vie quotidienne. Prenant à témoin le plat posé sur la table, ils révélaient que ce qu'ils étaient en train de manger n'était pas du lapin, comme ils auraient pu croire au vu d'une viande blanchâtre nageant dans une sauce clair, mais du rat, et après un petit silence destiné à laisser passer la surprise, enfin de l'agouti. » (39)⁸

Pour les bagnards les repas étaient beaucoup plus mauvais : « Et puis la gamelle arrivait [...] : la mauvaise nourriture, la soupe aigre, le pain moisi, la graisse rance. » (139)

Cependant le cynisme du Haut-Commissaire et les « horreurs de la vie quotidienne » ne pouvaient pas effacer le rêve de rédemption que le héros d'Ypres avait conçu pour les bagnards. Du reste le gouverneur s'était déjà aperçu de l'indifférence, voire de la cruauté de l'administration pénitentiaire française, quand, le Commandant du paquebot se refusant d'embarquer une dizaine de bagnards évadés, il avait dû réclamer de les prendre sous son autorité, transformant sa cabine en cellule : « Ils étaient tous malades avec deux moribonds, résultat du régime carcéral couronnant une dérive de plus d'un mois sur un radeau où ils avaient laissé la peau au soleil, les membres aux requins et les dents au scorbut. » (25)

Le roman de Paule Constant laisse apparaître presque en sourdine le choc que le condamné subit dès son arrivée au bagne. Le condamné, du point de vue psychologique, est très différent d'un prisonnier derrière les murs d'une prison dans son pays: le bagnard est, sans transition,

⁷ *La Liberté*, 20 septembre 1907.

⁸ L'agouti (*Dasyprocta*) est un genre de rongeurs d'Amérique tropicale, de taille moyenne.

transporté sous un ciel qu'il ne connaît pas, contraint de supporter un climat qui n'est pas fait pour son organisme, souvent débile, de vivre dans un pays dont il ignore les mœurs, d'effectuer un labeur auquel il n'a jamais pensé. Sa prison est aussi grande que le tiers de la France et ses gardiens sont la brousse impénétrable, la forêt meurtrière, la vase, la mer et les requins. « Hommes et chien — relève Paule/Chrétienne —, c'est du pareil au même, de la chair à requins ! » (26).

Les recommandations du Haut-Commissaire ne seront pas suivies par le nouveau gouverneur, qui, en pénétrant dans la cour du bagne, devant les centaines de proscrits au garde-à-vous,

« vêtus de tenues blanc et rouge marquées sur la poitrine d'un numéro noir, se sentait devant une armée défaite et ensanglantée [...] Les âmes mortes, se dit le Gouverneur, puis se reprenant, les âmes vivantes de mes soldats morts. [...] Nous laisserons là nos crimes, nos fautes et nos péchés, se disait le Gouverneur, nous les abandonnerons sur cette terre, dans cette boue et nous irons vers la joie. Pilote d'un bateau qu'il n'avait pas su conduire, il aurait gouverné celui-ci. Ô morts, appareillons ! » (42)

Mais c'était l'enfer et il n'y aurait pas de rédemption. Le bagne puait d'une « tristesse oppressante, d'une douleur surie », d'une humiliation « âcre qui viciait l'air » (42). Les plus grandes souffrances étaient passées par là : « [...] tant « d'injustice et de malheur avaient stagné » (43) entre ces murs, « Tant d'hommes [...] avaient foulé ce sol pour en faire une terre battue, tant de mains déformées par le travail avaient moulé les briques des baraquements rouges. Tant de fièvre, tant de maladies tant de jeunesse asséchée, [...] tant de poitrines creuses, tant de bouches édentées, tant de regards vides. » (43).

La violence du bagne était pire que celle de la guerre — le Gouverneur savait que personne ne sortirait des tranchées, que personne ne se ferait tuer pour lui et alors il se découvrait seul, courant « vers la mitraille » (43) — et les cadeaux des bagnards allaient le lui rappeler. Selon l'usage le gouverneur et sa famille reçurent les cadeaux de bienvenue : des noix de coco sculptées, des tableaux en ailes de papillon qui retraçaient le chemin de croix du bagnard : la corvée de bois, le cachot, le jugement, la condamnation, la guillotine, la sépulture dans le ventre d'un requin. Pour la femme du gouverneur, une cravache de balata, gomme très dure que l'on cueille dans la forêt ; pour Chrétienne un service de table de poupée dans des boîtes de conserve et un couple de crapauds-buffles dans une cage ; et pour le gouverneur « quatre têtes humaines, enfermées dans des bocaux pleins d'alcool [...] avec les yeux mi-clos sur leurs globes blancs, des lèvres rétractées sur de longues dents noires, un air de souffrance intense » (44, 46).

L'évasion, un thème que la romancière aborde sur un ton anodin ou presque cocasse, est, par

contre, une des principales aspirations des bagnards. On avait beau leur dire qu'ils n'arriveraient pas à tromper les fidèles gardiens du bagne : la brousse et la mer ; que ceux des fugitifs qui ne seraient pas repris, n'échapperaient pas aux requins ou aux mortels dangers de la brousse : « les sables mouvants qui en lente déglutition avalent leurs proies, les grands arbres d'Amérique qui soulèvent et étouffent les fugitifs dans leurs branches puis les déchiquettent avec leurs racines, dévorant la chair et sucent les os que l'on retrouve blanchis et récurés comme des lanternes mortes. » (182) L'évasion était la seule pensée qui tournait en permanence dans la tête des bagnards⁹. Les rêves d'évasion, qu'on appelait la "belle", que Chrétienne écoutait, étaient les plus belles histoires du bagne, les plus atroces. La fièvre amplifiait en cauchemars ces récits et « en exagérait jusqu'au surnaturel l'impossibilité. » :

« Les araignées grosses comme des réverbères [...] tissaient entre les arbres des toiles immenses qui prenaient les hommes comme des moucheron. Les oiseaux imitant la voix humaine perdaient les fuyards dans la jungle. Tout requin pêché avait un enfant dans le ventre. Les piranhas bouillonnaient autour des radeaux de fortune que les caïmans soulevaient d'un simple coup d'épaule. Les fourmis rouges dévoraient si rapidement les chasseurs que, lorsqu'on les retrouvait, leurs squelettes, fusil au poing, montaient encore la garde. Les évadés qui avaient bouffé leurs compagnons d'infortune et ceux qui pendant un an avaient tourné en rond dans la forêt, repassant dans leurs traces qu'ils ne reconnaissaient pas. » (136)

En fait, compte tenu de la misère et des conditions extrêmement difficiles de la vie qui leur était faite, on peut considérer que ce qui pousse les forçats à s'évader est une sorte d'instinct de conservation. Dans son livre de souvenirs, *Un médecin au bagne*, publié en 1930, Louis Rousseau, a bien résumé cette situation:

Les bagnes [...] sont essentiellement des charniers où, s'alliant à la syphilis et à la tuberculose, tous les parasites tropicaux [...] deviennent les auxiliaires les plus sûrs d'une administration dont le rôle est de regarder fondre les effectifs qui lui sont confiés. Les plus farouches théoriciens de l' "élimination" peuvent être satisfaits. Les transportés condamnés ou relégués vivent en moyenne cinq ans [...], pas plus¹⁰.

La maladie fait au bagne l'office du bourreau, c'est la "guillotine sèche".

Dans sa tentative de rédemption des bagnards, le gouverneur échoue misérablement : la « fine équipe » des forçats qu'il avait engagés comme domestiques dans son palais « mit les voiles » (181) et s'éclipsa. Ce n'était pas une évasion improvisé : « les bagnards avaient emporté médicaments, vivres et cartes marines » (181). Le *governator* s'interrogea sur des hommes « en qui il avait mis sa confiance jusqu'à leur abandonner l'éducation de sa propre fille. Pourquoi l'avaient-ils trahi de façon si déloyale, le prenant à revers comme un ennemi, refusant le combat, tapis au fond de leurs tranchées pour sauver leur peau [...] ? [...] Il avait

⁹ Cf. Michelot Jean-Claude, *La guillotine sèche : Histoire du bagne de Cayenne*, Paris, Fayard, 1981, p. 146.

¹⁰ Rousseau Louis, *Un médecin au bagne*, Paris, Fleury, 1930.

commandé à une armée insoumise et prostrée qui mimait la mort pour sauver sa vie. » (181)
 C'est que ses subordonnés attendaient un casseur qui aurait repris le baigne avec une poigne de fer et ils avaient salué avec espoir le boucher d'Ypres : « Il n'était même pas un héros mais un emmerdeur et ils étaient terriblement déçus. » (145) Ses manières de « chevalier errant, de croisé fou » (145) lui attirèrent de « fortes aversions » (145) : « À force de travestir [les] crimes [des bagnards], à force de clamer leur innocence, à force de mentir ou tout simplement de rêver, les bagnards n'étaient plus rien que la maladie, la misère, la prostration, l'injustice, le désespoir et pour finir la mort. » (146)

La violence et la brutalité qu'il n'exerçait pas sur les forçats, le gouverneur les réserva à sa fille. La pitié et la compréhension employées pour soulager la souffrance des bagnards, le père les refuse à Chrétienne. Il « détestait les femmes ou plutôt détestait que toute forme de désir ou de concupiscence se posât sur lui. Il s'en trouvait souillé. » (143-144) Le gouverneur « dispensait à sa femme des interrogations inquiètes sur la morphologie des femmes de la colonie qu'il trouvait toutes difformes. [...] il indiquait le nom de la personne puis faisait état de la monstruosité supposée avec une moue de dégoût. » (143)

Il ne réservait pas à sa fille un autre traitement. Le mépris caractérise le rapport du gouverneur avec Chrétienne. Pour son père elle est « plate comme une limande » (56) et quand sa mère lui fait tailler par les bagnards une robe tirée « d'une grosse toile grise qui sentait fort des marinières informes » (69), le commentaire du gouverneur est ironique: « Elle a adopté la coupe Cayenne, façon île du Salut ! » (72). Lorsque Chrétienne devient anémique, son père se borne à demander avec un ton insultant: « La chlorose des jeunes filles ? » (90) et, à table, devant les bagnards-domestiques, son mépris devient encore plus accablant, car, s'adressant à sa femme et en désignant sa fille il demanda: « Est-ce qu'elle n'est pas très moche ? [...] Est-ce que ses traits ne sont pas trop gros ? [...] trop épais ? » (142)

Le mépris se transforme parfois en violence. Abandonnée dans les mains des bagnards — « Là-bas au palais, on ne s'inquiétait pas, ils savaient qu'elle était dans de bonnes mains. » (139) — qui doivent s'occuper de son éducation — sa mère « parlait [...] d'un guide qui suivrait Chrétienne, la laissant librement découvrir la belle nature et l'y aidant par son savoir et ses compétences. » (62) — la petite fille devient « ce que le baigne [...] peut produire de pire [...] une enfant du baigne. » (118) Le savoir et les compétences de son guide se limitent, en effet, à faire apprendre à Chrétienne « des mots d'une crudité qui incrustent leurs imageries dans la cervelle et qu'elle retenait malgré elle [...] » (110). Le principe que Planchon, le bagnard chargé de son éducation, lui inculque, consiste en trois mots : « frapper d'abord, écraser ensuite, examiner enfin. Ici, disait-il en prenant l'univers à témoin si tu ne frappes pas

le premier, tu es frappé ; si tu ne tues pas, tu es tué.» (92)

Les sujets de conversation dont son guide entretenait Chrétienne étaient en proportions variables le sexe, la nourriture et la mort. Mais, dans l'association que formait la fille du gouverneur avec Planchon, la mort dominait : « Elle était au fond de tout ce que voulait savoir l'enfant et dans tout ce que savait l'homme. » (78) La mort l'inspirait, « il en était le conteur désigné, le troubadour accompli, et Chrétienne ne pouvait trouver mieux comme spécialiste de requins » :

Il lui mima l'attaque les yeux clos, sur le dos pour permettre à la mâchoire inférieure de happer la proie. Il lui raconta l'immersion du bagnard dans une bière entrouverte pour laisser le corps glisser en mer après que le gardien a agité une cloche dont le tintement rassemble les requins. (80)

Il lui apprit la vieille chanson des forçats qu'elle retint du premier coup :

Déjà les vieux requins sont là
Ils ont senti le corps de l'homme
L'un croque un bras comme une pomme
L'autre le tronc... et tralala
C'est au plus vif, au plus adroit
Adieu Bagnard, Vive le Droit. » (80)¹¹

Après les requins, ce fut la guillotine. Planchon lui montra celle du bagne : il avait été « soigneur-graisseur de guillotine [...], mécanicien de la mort. Glissière bien huilée, lame affilée, il faisait son business fatal. » (82)

Mais Planchon, à travers les images de la violence, exerce sur Chrétienne une fascination dangereuse. La fille du gouverneur acquit une sorte de gravité barbare qui lui permet d'accueillir sans la moindre réticence les images les plus violentes, propres à submerger les sens. À force de traîner parmi les proscrits, de se vouloir à son tour, obstinément, contre l'ordre et la loi, Chrétienne flotte dans la marginalité. Pour exacerber l'image du « pire » qu'elle croit représenter pour ses parents, elle cultive sa férocité, fait preuve d'une violence destructrice qui épouvante les bagnards eux-mêmes, comme il arrive dans l'épisode de la médaille volée. Voulant exhiber la médaille de bonne conduite de son école qu'elle n'avait pas méritée, elle l'arrache de « la poitrine de sa légitime propriétaire » qu'elle bat « pour faire cesser ses jérémiades, y allant vigoureusement des poings sur sa figure. » (96) Planchon est obligé à des « excuses inaudibles » (96) et l'altercation avec les parents de la petite guyanaise battue par Chrétienne déclenche chez lui une colère mortelle qui atteint « un paroxysme furieux » :

¹¹ Londres Albert, *Au bagne*, Paris, Éditions *Le Petit Parisien*, 1923, p. 104. C'est la chanson chantée par Eugene Dieudonné, un bagnard célèbre, menuisier et anarchiste de Nancy, dans le chapitre, « Dans les cachots », du long reportage qu'Albert Londres a consacré à l'histoire des bagnes de Guyane.

Mais je te crève, hurlait-il. Je te crève. Je prends un couteau, je te le flanque dans le ventre. Je prends une corde, je te la passe autour du cou, et je serre. Je te balance à la flotte, je te fous aux requins... et pour la faire avancer, il ponctuait ses menaces de coups de pied dans les fesses. (97-98)

Cependant, si l'on peut comprendre et presque justifier la colère furieuse du bagnard, sa « bave au coin des lèvres » (98), il reste difficile de concevoir la violente réaction des parents de Chrétienne. Pour punir le comportement de sa fille, sa mère « saisit sa cravache et flanqua à la fautive ce que dans sa famille [...] on appelait une tannée. » (98) Pour ne pas être en reste avec sa femme, « le Gobernator administra la punition traditionnelle de sa grande famille apostolique et romaine. Il fit agenouiller la coupable sur une règle de fer tout en lui faisant tenir, au bout de ses bras en croix, une brique dans chaque main. » (98) Quand la punition fut levée, Chrétienne était « recroquevillée sur le sol, détestant qu'en la réveillant on la replongeât dans son chagrin [...] » ; elle haïssait qu'on vînt mettre des compresses d'eau froide « sur les zébrures bleues et enflées qu'avait laissées la cravache, criant quand on essayait de lui laver les croûtes qu'elle avait sous le nez et sur les lèvres, refusant d'être coiffée, habillée, nourrie ». (98-99)

On s'aperçoit facilement que le traitement, réservé ordinairement aux forçats, est appliqué dans *La fille du Gobernator* à Chrétienne qui devient la vraie coupable du bagne, la seule à être punie. Mais le calvaire de Chrétienne ne s'arrête pas là. Une scène terrible l'attend, où son père l'oblige à tuer le chiot qu'un bagnard lui avait donné et que la gamine, ne sachant pas le sevrer, avait laissé dépérir de jour en jour : « En quelques jours, il devint comme un fagot de brindilles sèches avec des touffes de poil jaunes qui se détachaient quand elle les touchait. » (162) Elle l'abandonne volontairement : « Chrétienne ne venait plus voir s'il était encore vivant mais s'il était enfin mort. » (162) et, quand les bagnards le découvrent dans l'entrepôt, il y eut une « réactivation fébrile » (164) qui arriva rapidement aux oreilles du gouverneur. Ce qui écœura le père de Chrétienne, « c'était d'abord cet esprit de dissimulation, cette feinte construite, ce mensonge renouvelé. [...] Ce que le Gobernator trouvait horrible, c'est qu'elle soit allée de dissimulation en tromperie, jusqu'au crime, [...] et son crime était d'autant plus atroce qu'elle avait continué à vivre comme si de rien n'était. » (164-165) L'injustice, le malheur, la culpabilité desquels il n'avait pu se guérir lui revenaient : le gouverneur se disait que si « l'on n'est pas capable d'assurer la vie de ceux dont on est responsable, au moins doit-on avoir le courage de leur donner la mort. Il demanda son pistolet à l'ordonnance, l'arma et le mit dans les mains de sa fille. Voilà, dit-il, tu l'achèves. » (166).

S'il y a dans la vie une situation, où la pauvre enfant aurait espéré que le ciel la fasse échapper par miracle au cauchemar que cet ordre lui provoqua, ce fut « au moment où elle sentit entre

ses doigts gourds le pistolet si lourd qui faisait tomber son bras. » (166) Beaucoup plus tard, alors que l'évocation de cette scène la faisait encore sangloter, elle se dit que « c'était d'abord sur son père qu'elle aurait dû tirer » (166), puis sur les bagnards qui assistaient au spectacle, enfin « sur elle, en plein crâne, pour le faire exploser une fois pour toutes » (166) et libérer la mémoire de ces images « qui la brûlaient, et celle-ci plus que toutes les autres rassemblées. » (166)

Le roman de Paule Constant s'achève selon la logique d'une punition désirée et rédemptrice dans la logique d'un compte à rebours où chacun rejoint son destin. La mère de Chrétienne n'avait jamais dissimulé que rien ni personne et surtout sa fille ne la retiendrait dans sa résolution : elle ne l'aimait pas, « en tout cas pas plus que ses autres prochains et bien moins que ses lépreux. » (168) La femme du gouverneur n'attendait qu'un signe : « la tache blanche et insensible qui cachetterait son corps. Elle était apparue enfin sur sa cuisse [...] On l'avait déclarée malade, elle s'était proclamée lépreuse. Elle avait crié la nouvelle, exultant de joie. Elle partait. Dieu était au rendez-vous. » (168) Le *governator* ne pensait qu'à la façon dont il armerait la *Marie-Lise* — un « ketch pourri qui s'était planté dans la vase de la baie et qu'au fil des moussons les marées avaient couché. » (146-147) — « pour son premier voyage, pour son dernier naufrage ; par quels courants, sous quels vents, il ferait crier sa charpente ; dans quel goulet de rivière, vers quelle passe étroite, il déchirerait ses voiles ; sur quel haut-fond, sur quels récifs, contre quels rochers noirs il briserait sa quille. » (184) Un télégramme officiel annonça à sa famille la nouvelle de la disparition du *governator*, « perdu corps et biens, plus l'équipage, plus l'ordonnance. » (185)

C'est pour Chrétienne le temps de la solitude absolue, seulement éclairée par la douceur de Dédé, l'infirmier qui — au moment où est prise la décision de son rapatriement — la reconduit vers la barge où elle serre sur son cœur, dans un désir de tendresse inassouvie, les chaussures que sa mère avait oubliées et les console comme « des animaux perdus, boueux et blessés ». Lorsqu'elle gravit la passerelle du paquebot, Dédé, « au pied de l'échelle, au fond de la barge, [...] la voyait qui montait très haut, plus haut que le bateau, vers le ciel. » (200)

C'est enfin l'ascèse de l'« enfant du bagne » qui est aussi celle des bagnards, car par décret-loi d'abrogation les bagnes seront fermés en 1946 et les derniers forçats rapatriés en 1953.

PIER LUIGI PINELLI
(Université de Gênes)